



Les assaillants reculerent. (Page 142.)

— Il paraît que la suivante a un beau style, dit nonchalamment le messager.

— Merci, d'Artagnan ! s'écria Aramis presque en délire. Elle a été forcée de retourner à Tours ; elle ne m'est pas infidèle, elle m'aime toujours. Viens, mon ami, viens que je t'embrasse : le bonheur m'étouffe !

Et les deux amis se mirent à danser autour du vénérable saint Chrysostome, piétinant bravement les feuillets de la thèse, qui avaient roulé sur le parquet.

En ce moment, Bazin entra avec les épinards et l'omelette.

— Fuis, malheureux ! s'écria Aramis en lui jetant sa calotte au visage ; retourne d'où tu viens, remporte ces horribles légumes et cet affreux entremets ! demande un lièvre piqué, un chapon gras, un zigot à l'ail et quatre bouteilles de vieux bourgogne.

Bazin, qui regardait son maître et qui ne comprenait rien à ce changement, laissa mélancoliquement glisser l'omelette dans les épinards, et les épinards sur le parquet.

— Voilà le moment de consacrer votre existence au Roi des rois, dit d'Artagnan, si vous tenez à lui faire une politesse : *Non inutile desiderium in oblatione.*

— Allez-vous-en au diable, avec votre latin ! Mon cher d'Artagnan, buvons, morbleu, buvons frais, buvons beaucoup, et racontez-moi un peu ce qu'on fait là-bas.

— La suite au prochain numéro. —

## HAN D'ISLANDE

PAR

VICTOR HUGO

(Suite.)

Le petit homme repoussa le sac du pied.

— Je n'en veux pas. Crois-tu donc que si

j'avais envie de ton or ou de ton sang j'attendrais ta permission pour me satisfaire ?

L'étranger fit un geste de surprise et presque d'effroi.

— C'était un présent dont les mineurs royaux m'avaient chargé pour vous...

— Je n'en veux pas, te dis-je. L'or ne me sert à rien. Les hommes vendent bien leur âme, mais ils ne vendent pas leur vie. On est forcé de la prendre.

— J'annoncerai donc aux chefs des mineurs que le redoutable Han d'Islande se borne à accepter leur commandement ?

— Je ne l'accepte pas.

Ces mots, prononcés d'une voix brève, parurent frapper très-désagréablement le prétendu envoyé des mineurs révoltés.

— Comment ? dit-il.

— Non ! répéta l'autre.

— Vous refusez de prendre part à une expédition qui vous présente tant d'avantages ?

— Je puis bien piller les fermes, dévaster les hameaux, massacrer les paysans ou les soldats, tout seul.

— Mais songez qu'en acceptant l'offre des mineurs l'impunité vous est assurée.

— Est-ce encore au nom des mineurs que tu me promets l'impunité ? demanda l'autre en riant.

— Je ne vous dissimulerai pas, répondit l'étranger d'un air mystérieux, que c'est au nom d'un puissant personnage qui s'intéresse à l'insurrection.

— Et ce puissant personnage lui-même est-il sûr de n'être pas pendu ?

— Si vous le connaissiez, vous ne secoueriez pas ainsi la tête.

— Ah ! Eh bien ! qu'est-il donc ?

— C'est ce que je ne puis vous dire.

Le petit homme s'avança et frappa sur l'épaule de l'étranger, toujours avec le même rire sardonique :

— Veux-tu que je te le dise, moi ?

Un mouvement échappa à l'homme au manteau ; c'était à la fois de l'épouvante et de

l'orgueil blessé. Il ne s'attendait pas plus à la brusque interpellation du monstre qu'à sa sauvage familiarité.

— Je me joue de toi, continua ce dernier. Tu ne sais pas que je sais tout. Ce puissant personnage, c'est le grand chancelier de Danemark et de Norvège, et le grand chancelier de Danemark et de Norvège, c'est toi.

C'était lui en effet. Arrivé à la ruine d'Arbar, vers laquelle nous l'avons laissé voyager avec Musdæmon, il avait voulu ne s'en remettre qu'à lui-même du soin de séduire le brigand, dont il était loin de se croire connu et attendu. Jamais, par la suite, le comte d'Ahlefeld, malgré toute sa finesse et toute sa puissance, ne put découvrir par quel moyen Han d'Islande avait été si bien informé. Était-ce une trahison de Musdæmon ? C'était Musdæmon, il est vrai, qui avait insinué au noble comte l'idée de se présenter en personne au brigand ; mais quel intérêt pouvait-il tirer de cette perfidie ? — Le brigand avait-il saisi sur quelque une de ses victimes des papiers relatifs au projet du grand chancelier ? Mais Frédéric d'Ahlefeld était avec Musdæmon le seul être vivant instruit du plan de son père, et, tout frivole qu'il était, il n'était pas assez insensé pour compromettre un pareil secret. D'ailleurs, il était en garnison à Munckholm, du moins le grand chancelier le croyait. — Ceux qui liront la suite de cette scène, sans être, plus que le comte d'Ahlefeld, à même de résoudre le problème, verront quelle probabilité on pouvait assoir sur cette dernière hypothèse.

Une des qualités les plus éminentes du comte d'Ahlefeld, c'était la présence d'esprit. Quand il s'entendit si rudement nommer par le petit homme, il ne put réprimer un cri de surprise ; mais en un clin d'œil sa physionomie pâle et hautaine passa de l'expression de la crainte et de l'étonnement à celle du calme et de l'assurance.

— Eh bien ! oui, dit-il ; je veux être franc avec vous : je suis en effet le chancelier. Mais soyez franc aussi...